

La Limace maugréa contre les naturels, moins faciles encore à rouler que les Bretons.

Il se vengea en grommelant le vieux dicton, qui remonte au moyen âge :

—Domfront, ville de malheur ! Arrivé à midi, pendu à une heure. Pas seulement le temps de dîner.

On fila sur Mortagne. La Normandie était traversée. On atteignit Dreux, puis Houdan et Poissy.

—Ça se tire ! constata La Limace, nous voilà en Seine-et-Oise.

—Ce n'est pas dommage, répliqua Zéphyrine ; j'ai cru que ça n'en finirait jamais... Troppinann fait un pas en avant et deux en arrière... Faudra renouveler notre cavalerie, Eusèbe.

Bientôt les coteaux d'Argenteuil apparurent.

La Limace et sa compagne s'offrirent du piccolo, qu'ils traitèrent dédaigneusement de piquette.

—On dirait le vin de Plabennec, prétendit Zéphyrine.

La Limace se rappela l'auberge de *Vrai Mathurin*, et, par une naturelle association d'idées, il se souvint du vol qu'il avait commis chez l'orpheline.

L'affaire n'avait pas été mauvaise ; mais un peu plus cette maudite blanchisseuse empêchait le coup.

Enfin, par une soirée pluvieuse et froide, l'entresort entra dans Paris en franchissant la porte Levallois.

La voiture et le cheval furent remisés rue Gide, chez un copain, qui tenait un débit de boissons, et à qui on pouvait parler de la dernière étape, car il avait été à Poissy, où il avait appris à tresser des chaussons de lisière.

Zéphyrine et La Limace poussèrent un soupir de satisfaction, le voyage était terminé.

Ils fêtèrent leur rentrée dans la bonne ville de Paris par des libations extrêmement nombreuses et prolongée jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Le gros bleu falsifié, l'eau-de-vie de pommes de terre et un toxique étiqueté absinthe leur parurent délicieux.

Le lendemain, Eusèbe Rouillard se rendit chez un receleur qui habitait les Ternes et exhiba les bijoux volés sur les naufragés du *Prins-Hendrik*.

Le "fourgat" demeurait rue Verniquet, près du boulevard Berthier, par conséquent non loin des fortifications, dont les glacis faisaient palpiter le cœur de La Limace, qui aimait les jolis points de vue et les parfums suaves.

Bidonneau, c'était le nom du receleur, tenait une petite boutique, pas beaucoup plus grande qu'une échoppe, où il semblait exercer ostensiblement la profession d'horloger.

C'était un rusé coquin, d'une cinquantaine d'années, au front chauve, fortement bombé, au visage glabre. Il était petit et gras. Il louchait ; ce ne pouvait être l'abus du microscope, car il ne se fatiguait pas beaucoup la vue à examiner les grands ressorts en détresse ou les mouvements déréglés.

Il accueillit La Limace par cette apostrophe au moins familière :

—Te voilà, bon à tuer ?

Eusèbe reparti :

—En tout cas, il n'y aurait guère à manger... Toi, au moins, tu es à point.

—Dame ! on soigne sa petite santé, avoua Bidonneau.

—Je t'apporte du nanan, reprit La Limace.

—Quelque camelote.

—Tu vas voir.

Eusèbe tira de sa poche un mouchoir, noué aux quatre coins, et qui contenait des montres, des chaînes, des bracelets, des boucles d'oreilles et autres bijoux.

Le strabisme du "fourgat" s'accentua et mons Bidonneau ne put réprimer un petit mouvement d'admiration.

Il s'écria même :

—Eh bien ! mon vieux ! tu ne t'es pas mouché du pied... Où as-tu dégoté tout ça.

La Limace répondit cyniquement :

—C'est un sauvetage que j'ai fait.

—C'est-à-dire que tu as sauvé la caisse.

—J'ai été au plus pressé.

Bidonneau palpa les bijoux ; il y en avait pour dix mille francs au moins.

—Est-ce que ça te va ? interrogea La Limace.

—Si ça ne m'allait pas, je serais rudement difficile ; seulement...

—Quoi ?

—Où as-tu fait le chopin ?

—Très loin.

—Mais encore...

—Dans le Midi... du côté de Marseille.

—Il y a combien de temps ?

—L'année dernière.

Bidonneau parut satisfait de ces renseignements, car ils lui prouvaient que la sûreté ne devait plus s'occuper du vol.

Il répliqua :

—Je te donne cinq cents francs...

—Filou ! s'écria La Limace.

—Attends un peu... Je te donne cinq cents balles tout de suite et cinq cents autres balles à la fin du mois.

—Dans chaque main et tout de suite.

—Est-ce que tu n'es pas marteau ? mon vieux La Limace... Tu sais bien que je ne suis pas rupin... Tu me fourgues ces bibelots, il faut que, à mon tour, je les repasse pour quelqu'un... Ça demande du temps... Sans compter que les curieux peuvent mettre le nez dans ce qui ne les regarde pas... Quoi ? tu n'ignores pas ça... On dirait que tu reviens de Pontoise.

—Je voudrais tout d'un seul coup, répliqua Eusèbe.

—Ça m'est égal... Tu n'as qu'à repasser.

—J'en ai soupé de ce chien de métier...

L'époux de Zéphyrine comprenait que Bidonneau faisait allusion au noble état de rémouleur.

—Tu sais, reprit le receleur, je ne marchande jamais... C'est oui ou c'est non... Décide-toi, je suis en train de réparer un remontoir, et il ne faut pas que je m'amuse.

Eusèbe prit son parti.

—Ça y est !

—Eh bien ! je vais te donner l'argent.

Bidonneau emporta les bijoux et revint bientôt avec la somme convenue : un billet de cent francs, cinq louis et le reste en pièces de cent sous.

La Limace partit en faisant tinter les écus dans sa poche.

Il était très content. Il ignorait la valeur de ses rapines. Avec ces cinq cents francs, il allait acheter des frusques à Zéphyrine et se transformer lui-même en homme du monde.

Quand il revint rue Gide, il dit à la somnambule :

—Tiens, Fifi, regarde !

Et il étala sa petite fortune sur le guéridon boiteux qui ornait la chambre.

Zéphyrine s'extasia, poussant des glossements d'allégresse.

Elle avança la main ; Eusèbe la repoussa avec sa rudesse ordinaire et il s'écria :

—Je t'ai dit de regarder, mais pas de toucher... La vue n'en coûte rien. Mais la vue toute seule...

Ils firent leurs achats dans la journée. Ils suivaient moins la misère et le vice, bien qu'ils se fussent affublés d'oripeaux d'occasion, remarquables par leurs couleurs criardes.

—Et maintenant, s'écria La Limace, tu peux te présenter chez ta frangine.

—Tu viens avec moi !

—Penses-tu ? fit Eusèbe en haussant les épaules à plusieurs reprises, comme s'il prenait en pitié la naïveté de sa compagne... T'imagines-tu que je vais m'amener comme ça, d'autorité, chez ta sœur ! Qu'est-ce qu'elle dirait ?

Zéphyrine parut comprendre que, en effet, cela ne serait pas absolument prudent.

La Limace lui fit la leçon et lui indiqua ce qu'elle aurait à dire. La première entrevue entre les deux sœurs serait peut-être dépourvue d'expansion ; mais, en somme, on saurait ce que pensait Mme Fouilloux, l'aînée.

Si l'accueil était plus cordial que n'osait l'espérer La Limace, Zéphyrine en profiterait pour annoncer qu'elle reviendrait le lendemain avec son prétendu, et alors, Eusèbe Rouillard, qui n'ignorait pas les usages de la haute, ferait sa demande dans toutes formes ; s'il le fallait, il mettrait des gants ; ce serait la première fois de sa vie ; mais il y avait commencement à tout.

Zéphyrine arriva rue des Trois-Couronnes, vers cinq heures du soir. Elle sonna vigoureusement.

On devine la surprise et l'émoi de Rose Fouilloux, quand elle vit l'épaisse silhouette de sa sœur emplissant tout le palier.

Zéphyrine, pour se donner de l'aplomb, avait pris trois verres de cognac.

Elle était rouge comme une tomate, ce qui ne l'empêchait pas d'esquisser des effets de dignité.

Rose, qui avait ouvert la porte, eut un brusque mouvement comme pour la refermer. Ce fut le premier, le bon ; le second ne lui ressembla pas.

La tireuse de cartes, malgré tous ses griefs contre sa cadette, sentit brusquement tomber son courroux.

C'était sa sœur qui était là ; le seul être qui représentât sa famille, la tante de Claudinet.

Voilà pourquoi Rose Fouilloux ne referma pas la porte et pourquoi elle accueillit Zéphyrine.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre